

BULLETTINS DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE
D'ÉTUDES OCCITANES

Numéro 2

LA RECHERCHE (SOCIO-)LINGUISTIQUE
EN DOMAINE OCCITAN

GEORG KREMNITZ

Westfield College
Université de Londres

PREFACE

Sous le titre *Les Tâches de la recherche occitane* le premier *Bulletin de l'A.I.E.O.* avait fait le bilan du travail restant à faire dans le domaine des études de langue et de littérature d'oc. Ces numéros *Bulletins* 2 et 3, en présentant deux articles de Georg Kremnitz sur 'La Recherche (socio-)linguistique en domaine occitan', répondent en partie à l'espoir émis par le Président de notre Association Peter Ricketts, dans la préface du premier *Bulletin*: que les spécialistes des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles et de la linguistique communiquent à leurs confrères l'état présent de la recherche dans leur domaine. La Table Ronde sur 'Les problèmes de l'édition des textes occitans du XVI^e au XIX^e' organisée lors du Congrès de Turin aura fourni les éléments essentiels d'un état présent de recherches sur cette période. Le texte de ces délibérations paraîtra dans les *Actes du II^e Congrès International de l'A.I.E.O.*

Le prochain numéro du *Bulletin* sera consacré aux résultats de notre enquête sur les recherches en cours. Nous avons reçu environ 80 réponses. Puisque l'A.I.E.O. compte 215 membres, l'heure actuelle, il est évident que bon nombre des formulaires de réponse ne nous sont pas parvenus. Si vous n'avez pas encore répondu et que vous voulez participer à l'enquête, je vous prie de me renvoyer avant la fin du mois de septembre 1988 le formulaire que vous trouverez sous ce pli.

Je tiens à remercier Peter Ricketts qui m'a confié la rédaction du *Bulletin*. Il m'a bien allégé cette charge en me laissant profiter de ses sages conseils. En matière d'informatique et de composition, Phil Taylor m'a guidé à travers l'enfer de l'ignorance vers le paradis de la compréhension (relative).

Michael J. Routledge

Ce bulletin a été réalisé aux centres d'informatique
de Royal Holloway and Bedford New College et de Westfield College
(Université de Londres)
et mis en page au moyen du système TeX de D.E. Knuth
et du système PreTeX de Phil Taylor.

© A.I.E.O. 1988

Printed at Westfield College,
(University of London)
Kidderpore Avenue,
LONDON NW3 7ST
Tel: (44-1) 435-7141

LA RECHERCHE (SOCIO-)LINGUISTIQUE
EN DOMAINE OCCITAN

Georg Kremnitz

Les deux textes qui suivent ont été écrits à presque sept ans de distance. Le premier porte surtout sur les particularités de la sociolinguistique occitane, telles qu'elles étaient perceptibles en 1981. Le second (Bulletin 3) essai davantage de faire le bilan de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire dans un avenir proche. Ainsi nous espérons pouvoir donner un aperçu de la situation actuelle de la recherche, avec une certaine utilité pratique, mais aussi avec une "profondeur diachronique" et un changement de perspective qui autrement seraient difficiles à atteindre. La bibliographie sélective qui suit ne peut être qu'une entrée en matière, mais vu la carence des outils de documentation dans notre domaine, elle rendra peut-être service.

La Sociolinguistique occitane, quelques concepts essentiels

1. Les sociolinguistiques périphériques en Europe

La situation de l'occitan n'est pas unique en Europe, encore moins, si l'on regarde l'ensemble de notre planète. Il y a toute une série de langues qui se trouvent, avec leurs locuteurs, dans une situation comparable: peuples sans état, langues non reconnues, minoritaires, humiliées. On pourrait, certes, distinguer des cas très différents: il y a de vieilles langues écrites depuis le moyen âge qui, après une période de "décadence", regagnent du terrain et semblent se trouver sur le chemin de ce qu'on appelle parfois la normalisation; c'est le cas du catalan. Il y en a d'autres qui, malgré un passé tout aussi prestigieux et malgré l'existence d'un état qui se réclame d'elles, ne cessent de perdre du terrain; ainsi le gaélique irlandais. Il y en a qui, tout en étant dépourvues d'un passé prestigieux, après une longue existence de langue uniquement parlée, sont de nos jours des langues dont personne n'oserait mettre en doute les fonctions et la "dignité"; pensons au hongrois, au roumain, au bulgare, mais aussi au finlandais, à l'estonien ou au norvégien dans ses deux variétés écrites. Et puis il y a des langues comme le basque qui, malgré une identité linguistique très forte, n'est toujours pas pleinement reconnu comme langue écrite, pour ne pas parler du sarde, langue romane très archaïque que l'état italien continue à ignorer et qui ne connaît l'emploi écrit que sporadiquement.

Les raisons des destins si divers des langues sont politiques et historiques. Nous ne pourrions les développer ici en détail, faute de place, mais surtout parce qu'une histoire sociale comparée des langues en Europe n'existe pas. Quelques repères rapides cependant aideront peut-être à deviner le contexte. Pendant longtemps le nombre des langues écrites en Europe a été très restreint: dans l'empire romain il n'y avait presque que le latin

et le grec, auxquels se sont jointes, peu à peu, au cours des siècles, quelques langues romanes et germaniques (ainsi que le vieux slavon) essentiellement, parmi lesquelles le français, l'occitan, l'italien et le castillan (le catalan un peu plus tard), mais aussi le haut-allemand, le bas-allemand, l'anglais etc. toutes ces langues parlées se trouvaient dans une situation de concurrence avec le latin, langue écrite par excellence dans le domaine religieux aussi bien que dans celui du droit — les deux emplois principaux de l'écrit au moyen âge. Cette situation a connu une modification notable avec la Renaissance et la Réforme, quand l'invention de l'imprimerie, l'emploi liturgique et scientifique des langues parlées et leur utilisation dans les administrations ont permis à beaucoup d'entre elles d'élargir leur domaine d'emploi et d'être écrites. Mais, au fond, la place du latin a dorénavant été occupée par quelques langues comme l'italien, le français, l'espagnol, l'anglais et l'allemand, laissant aux autres la portion congrue. Une nouvelle remise en question de la situation s'est opérée à partir du XIXe siècle, surtout sous l'influence du romantisme qui s'est intéressé aux cultures populaires et à leurs formes d'expression. Ce qui a commencé comme mouvement littéraire et culturel s'est, sous l'influence de la révolution française et ses revendications, transformé en une multitude de mouvements politiques: les "nationalités" ont fini par demander le droit à l'autodétermination politique. Plus fortes encore que ces motivations culturelles ont été celles de l'économie: à partir de la première révolution industrielle, des emplois nouveaux ont exigé de plus en plus de personnes sachant lire et écrire. Tout ceci a provoqué un grand effort culturel: partout des intellectuels se sont souciés de "forger" une norme linguistique, une littérature nationale, une historiographie moderne etc. Les fruits de ces efforts se voient de nos jours dans l'existence d'états nationaux comme la Finlande, la Hongrie ou la Grèce. Sur le plan linguistique, un nombre considérable de langues a été doté de grammaires normatives (d'ailleurs, nous supposons que les progrès considérables de l'alphabétisation au cours du dernier siècle sont un élément important dans tous ces changements). Mais tous les mouvements nationalitaires n'ont

pas en le même succès, et ainsi les revendications continuent à être posées souvent de nos jours, sous des formes modernisées en général.

Il convient de replacer le cas occitan dans ce contexte pour se rendre compte à quel point les problèmes que l'occitan rencontre, se retrouvent dans beaucoup d'autres sociétés et pour comprendre aussi les nombreuses comparaisons que les Occitans font avec ces autres minorités.

Il est clair que les formes des revendications nationalitaires ont subi des changements profonds depuis le début du XIXe siècle. Ainsi, de nouvelles méthodes, voire disciplines, ont vu le jour et parfois elles ont été utilisées par les mouvements nationalitaires. Etant donné que partout le libre emploi de la langue "minoritaire" est une des revendications essentielles, il n'est pas étonnant que les langues et la linguistique se trouvent depuis longtemps au centre de l'intérêt des minorités. Car, au XIXe siècle, il fallait créer des orthographe, écrire des grammaires et composer des dictionnaires pour "prouver" que ces langues étaient tout aussi utilisables que les "grandes" langues européennes. Ce travail de codification demandait non seulement une connaissance très précise de la langue en question mais aussi de ses locuteurs et de l'usage linguistique. Ainsi, les grammairiens de cette période sont très souvent les précurseurs des sociolinguistes contemporains.

Il n'est donc pas étonnant que la constitution de la sociolinguistique comme discipline propre à partir de 1950 environ, rendue presque inévitable par le manque d'intérêt que les linguistes structuralistes et plus tard transformationnalistes montraient envers les questions de l'emploi des langues, a rencontré très tôt la curiosité de ces sociolinguistes avant la lettre qu'étaient les représentants des langues minoritaires. Ils ont vu la nécessité d'utiliser les méthodes sociolinguistiques pour défendre leur point de vue, à savoir que tout système linguistique a sa raison d'être et peut

fonctionner de manière absolument satisfaisante comme moyen de communication.

Ces sociolinguistes ont donc en commun le fait d'unir leur engagement scientifique à un engagement pour leur communauté respective, de demander un changement de la situation qui désavantage, voire menace, les minorités linguistiques et culturelles dans les états européens actuels. C'est cet engagement qui les distingue de leurs collègues qui affichent une neutralité par rapport à leurs objets d'études, mais qui, de ce fait, servent de caution aux systèmes de domination existants. De plus, l'engagement pour les minorités n'est pas uniquement une prise de position ajoutée après coup, il influence au contraire profondément les méthodes de travail et d'analyse qu'adoptent ce représentant de ce qu'on a parfois appelé la *sociolinguistique périphérique*. Elle part de la périphérie qui s'oppose aux grands centres de décision politiques et étatiques, périphérie (= absence de pouvoir de décision) où des forces contestataires mais aussi centrifugales se manifestent, pour la simple raison que ces périphéries sont toujours sacrifiées aux intérêts des centres. La rupture épistémologique entre les sociolinguistes de la périphérie et ceux du centre est à peu près complète, même si souvent elle n'apparaît pas au grand jour. Là se pose une question de fond, à savoir celle de la responsabilité sociale de toute recherche scientifique.

Des courants de sociolinguistique périphérique se sont développés dans beaucoup de communautés européennes dont l'existence linguistique et culturelle est menacée. Il faut peut-être citer en premier lieu la sociolinguistique catalane dont les analyses ont connu un accueil assez large. Il y en a d'autres: depuis quelques années les Basques ont fait des recherches intéressantes et précises, mais si l'on voulait dresser une liste des activités dans ce domaine, il faudrait évoquer toutes les minorités en Europe, puisqu'elles ont toutes essayé de se rendre compte, d'une façon ou d'une autre, de leur situation réelle, et ceci bien avant l'existence d'une sociolinguistique universitaire. Que les moyens et les

méthodes, mais aussi la qualité scientifique des sociolinguistiques péjoratives connaissent d'assez grandes différences ne saurait surprendre. Au contraire, c'est souvent un indice de leur situation défavorisée, car les moyens qui sont à leur disposition sont le plus souvent absolument ridicules comparés à ceux que les états mettent à la disposition de leurs linguistes.

C'est dans ce contexte européen et même mondial qu'il faut voir et comprendre l'apparition d'une sociolinguistique occitane proprement dite après une longue période de sociolinguistique (souvent non-scientifique, mais néanmoins intéressante) avant la lettre.

2. Les conditions d'émergence d'une sociolinguistique occitane

Les premières manifestations de quelques locuteurs de l'occitan en faveur de leur langue apparaissent toujours après des mesures politiques ou guerrières du côté français qui menacent l'occitan. Il y a des signes avant-coureurs de ce comportement dans la *Chanson de la Croisade Albigeoise* (*Cançon de la Crosada*) au XIII^e siècle, mais le réflexe défensif devient très clair après le premier acte de *politique linguistique* de la France, à savoir l'Édit de Villers-Cotterets (1539) qui prévoit l'emploi du seul français pour tous les écrits qui doivent avoir une quelconque valeur juridique. C'est à ce défi que répond la renaissance littéraire du XVI^e siècle. Presque le même jeu se répètera plus de deux siècles après: la politique coercitive de la révolution française qui passe très vite de la tolérance envers les langues non-françaises à l'imposition du français, tout particulièrement dans ses projets d'instruction publique, a contribué fortement à la naissance d'un courant renaissantiste, dont les débuts se situent bien vers 1800, avec les travaux de Raynouard, Rochegude et Fabre d'Olivet qui tous, en s'occupant de textes médiévaux, pensaient aussi au présent. Le romantisme a beaucoup contribué à maintenir en vie ce courant, mais l'introduction massive du français comme langue parlée dans

des régions presque uniquement occitanophones jusqu'alors a joué un rôle aussi. C'est tout au long du XIX^e siècle que la France se scolarise: les lois Jules Ferry en 1881 ne sont que le point final d'une évolution qui commence pendant la révolution par de nombreux projets. Ils prévoyaient tous l'enseignement *en français* et la chasse à ces idiomes, patois etc. qui étaient suspects aux yeux des révolutionnaires. Et finalement, c'est la forme la plus répressive, celle qui nie simplement l'existence de ces langues qui sera imposée à l'école. C'est contre cette politique linguistique que s'élèveront, sous des formes diverses, les défenseurs de l'occitan, de Jamin, en passant par Mistral, jusqu'à Perbos. Ils y défendent entre autres leur propre situation, car si tout le monde parle français, ils ne seront plus la cheville de la société qui maîtrise les deux langues et qui sert de lien entre les deux sous-communautés monolingues. Le XIX^e siècle est donc la période où le français commence à pénétrer massivement dans l'usage oral.

Il ne faut pas oublier que pendant longtemps Mistral a été considéré comme un représentant éminent des mouvements nationalitaires en Europe: les représentants des autres nationalités l'ont pris pour un des leurs. Cependant, nous savons aujourd'hui que l'activité et surtout l'efficacité politiques de Mistral et du Félibrige en entier étaient presque inexistantes, que ses leaders se sont réfugiés au contraire dans une attitude apolitique, déclarant que la littérature était leur objet principal. Il est évident que cette absence d'action politique correspondait en même temps à un choix bien politique. En plus, le Félibrige ne s'occupait guère de recherches linguistiques: la codification linguistique (orthographe et grammaire) que Roumanille et Mistral proposent ne sera jamais acceptée à l'unanimité parce qu'elle paraît être trop influencée par la codification française, et en dehors du grand dictionnaire de Mistral et de la grammaire de Jules Ronjat le bilan scientifique de la recherche linguistique félibréenne reste modeste. Aucun travail de sociologie, aucun travail sur l'emploi de la langue.

De nouveaux efforts deviennent visibles à partir de 1900 dans le languedoc, où le terme *occitan* commence à être employé de plus en plus (Mistral et ses amis emploient surtout le terme *provençal*, beaucoup d'autres partisans de la renaissance parlent simplement de *langue romane*). Ce sont avant tout les instituteurs et poètes Antonin Perbosc et Prosper Estieu qui commencent à formuler une conscience nationalitaire. Ils observent avec beaucoup d'attention ce qui se passe à Barcelone où la renaissance politique commence à remporter des succès. Des positions comparables, d'un nationalisme bourgeois moderne, sont défendues après 1918 par les fondateurs de la revue *Oc*, Ismaël Girard et Camille Soula. Dans ces cercles on réfléchit, l'exemple catalan aidant, de façon intense sur la fonction de la langue pour une société moderne, sur l'importance d'une codification adéquate et sur les buts politiques de l'occitanisme. C'est dans ce milieu que le linguiste Loïs Alibert, influencé par le codificateur catalan Pompeu Fabra, propose sa codification qui refuse les fortes influences françaises et se rapproche beaucoup plus des traditions de l'occitan écrit avant l'Edit de Villers-Cotterets. Pour la première fois, une théorie linguistique de l'occitan est formulée, qui revendique pour cette langue l'égalité en droit et en usage avec les autres langues. Alibert considère l'occitan comme une langue d'usage dans tous les domaines de la vie et refuse sa limitation à la langue poétique (qui socialement n'a pas de poids). Les prises de position d'Alibert, tout en étant marquées par leur époque, sont toujours d'une importance capitale pour la (socio-)linguistique occitane.

La rupture par rapport aux positions félibréennes et au poids de la tradition devient plus évidente encore avec la fondation de l'*Institut d'Etudes Occitanes* (1945). I. Girard, qui en a été l'artisan principal, y voit l'organisme destiné à doter l'occitanisme contemporain de ses bases scientifiques (suivant l'exemple de l'*Institut d'Estudis Catalans* à Barcelone). Dans ce cadre Robert Lafont publie en 1952 des *Remarques sur les conditions et les méthodes d'une étude rationnelle du comportement linguistique des Occitans*, véritable programme de recherche sociolinguistique

qui n'a guère perdu d'actualité. Ce programme n'a jamais été vraiment réalisé: il rencontre des résistances à l'intérieur de l'IEO même, comme si l'on avait peur de prendre conscience de la situation réelle de la langue. L'IEO privilégie les travaux sur la codification aux dépens de la description sociolinguistique et linguistique. De nombreux travaux des premiers temps s'occupent de l'adaptation de la codification albertine (qui était conçue pour le languedocien) aux autres grands dialectes. Il n'est donc pas étonnant de voir l'IEO fortement préoccupé par la question de la norme à proposer/ prescrire. Là encore, l'exemple catalan est nettement perceptible. La codification catalane est une (très bonne) codification académique dans laquelle la dichotomie correct/faux (= permis/ interdit) joue un grand rôle. Cette conception de la norme fortement prescriptive — contrebalancée chez P. Fabra par son observation minutieuse de la réalité langagière et quelque peu pétrifiée chez certains de ses successeurs — a été reprise par Alibert et l'IEO, sans qu'on ait toujours suffisamment tenu compte de la situation de l'occitan relativement beaucoup plus faible que celle du catalan. Il y a néanmoins eu des travaux, écrits surtout par des dialectologues que l'on peut considérer comme des précurseurs directs des sociolinguistes.

Une étape supplémentaire, à notre avis décisive pour la naissance d'une sociolinguistique, est franchie avec la création du *Comité Occitan d'Etudes et d'Action* (COEA) en 1962 à la suite de la grève des mineurs de Decazeville qui voulaient empêcher la fermeture de ce bassin minier — sans succès toutefois. La très grande mobilisation locale et régionale pour cette grève et son échec ont amené des écrivains occitanistes, pour la première fois depuis longtemps à penser la revendication occitane en termes politiques et surtout sociaux. De là est né l'occitanisme politique des années après 1968, mais le COEA, par ses analyses de la situation, a également contribué à jeter les bases de la réflexion sociolinguistique. Ces analyses se fondent d'abord sur les efforts de dresser le bilan de la situation dans tous les domaines, et là où un bilan ne paraissait pas possible, faute d'informations, de

réunir les données qui permettraient plus tard une synthèse. Les résultats de cette recherche collective se publient surtout dans la revue *Vivare* (1965-73) et dans plusieurs livres de R. Lafont. Nous les considérons entre autres comme les premiers éléments de la sociolinguistique occitane moderne¹

Nous insistons aussi longuement sur ce contexte et les précurseurs pour une triple raison: d'une part il est difficile d'indiquer une "date de naissance" précise. On pourrait penser à la création du *Groupe de Recherche sur la Diglossie Franco-Occitane* à l'Université Paul Valéry à Montpellier en 1973/74, mais cela reviendrait à privilégier quelque peu artificiellement une date formelle, alors qu'elle n'est qu'un point de départ visible. De l'autre côté, il nous paraît difficile de ne pas évoquer des recherches qui sont toujours les points de départ des discussions actuelles. Et finalement, selon le schéma de la recherche périphérique engagée que nous avons rapidement dessiné, il nous paraît impossible de parler de la recherche scientifique occitane sans parler du contexte militant et politique dans lequel elle évolue.

3. Influences "extérieures" sur la sociolinguistique occitane

Dans ce qui précède nous avons évoqué les précurseurs occitans. A côté d'eux, il y a eu des influences extérieures qui ont joué un rôle considérable. On peut distinguer trois grands courants dont les traces se retrouvent continuellement:

3.1. Les traditions de la linguistique française que nous mettons, non sans quelque hésitation, à la première place. Dans les travaux sur l'histoire de la linguistique on a souvent insisté sur la prise en considération constante du côté social de la langue par les chercheurs français. Cela suggère parfois une uniformité que les réalités ne permettent pas de retrouver. Sans doute est-il facile de ranger des noms comme F. Brunot, A. Meillet, J. Vendryes sous cette enseigne; mais il y a d'autres chercheurs qui ne se sont

guère intéressés aux aspects sociaux. ainsi, ce sont avant tout quelques courants de la linguistique française que les occitanistes connaissent. Il faudrait ajouter aux noms déjà cités celui de l'historien de la francisation des pays occitans, Auguste Brun qui, bien qu'il ait été félibre, a écrit la plupart de ses livres dans une perspective centralisatrice française. C'est une caractéristique que la plupart des auteurs évoqués ont en commun: il faut lire leurs travaux "à l'envers" puisqu'ils reprennent tous l'idéologie unificatrice française à leur compte. Cette remarque s'applique également aux travaux de Marcel Cohen dont les analyses matérialistes des faits linguistiques ont influencé beaucoup de chercheurs occitans.

A côté des historiens de la langue on peut apercevoir l'influence des dialectologues qui, les premiers, se sont intéressés aux différenciations linguistiques dans l'espace. Là encore, on peut nettement distinguer deux courants, d'un côté ceux qui se rangent du côté des positions unificatrices du centre, tel Albert Dauzat qui a tout fait pour empêcher que la loi sur l'enseignement des langues "régionales" (Loi Deixonne) voie le jour, de l'autre côté ceux qui en plus de leur activité scientifique militent en faveur des langues et cultures minoritaires, tels les félibres Jules Ronjat et Charles Rostaing ou les occitanistes Jean Séguy, Louis Michel, Charles Camproux et Pierre Bec pour ne citer que quelques-uns des plus anciens. Cet engagement se poursuit souvent parmi les plus jeunes, dont un certain nombre après l'achèvement des travaux pour les atlas linguistiques régionaux se sentent attirés par la sociolinguistique.

Par contre, la naissance d'une sociolinguistique matérialiste française, le plus souvent d'inspiration marxiste, n'a pu exercer que peu d'influence au début, dans la mesure où la sociolinguistique occitane la précède ou lui est parallèle et que l'intérêt pour les minorités linguistiques en France ne s'est manifesté que peu à peu. C'étaient plutôt des groupes assez marginaux qui ont "découvert" les minorités en France. En général, ce ne sont pas des linguistes

mais des groupes politiques (p.ex. les éditeurs des revues *Que faire ?*, *Reves du Monde*, *Les Temps Modernes*, etc.). Ce sont donc beaucoup moins les représentants de la linguistique officielle, universitaire qui cherchent le dialogue avec les chercheurs occitans, que ces *outsiders* qui laisseront des empreintes sur cette discipline qui se cherche².

3.2. La seconde source d'inspiration, peut-être plus importante que la précédente, se trouve dans les travaux catalans. Cela ne saurait surprendre, si l'on connaît les relations historiques étroites des deux communautés, cimentées en quelque sens par le sort politique parallèle qui a voulu que les deux groupes deviennent des "peuples sans état" et qui auront à lutter pour leur survie en tant que collectifs. Les liens entre les deux renaissances ont toujours été étroits, nous en avons évoqué quelques épisodes. Comme les Catalans ont lu autrefois Mistral, ils ont pris connaissance, à la fin des années soixante, des travaux politiques et sociaux de R. Lafont qui, dans les discussions sur la période post-franquiste, ont joué leur rôle.

La sociolinguistique catalane proprement dite voit le jour au début des années soixante avec les premiers travaux d'Antoni Maria Badia i Margarit sur la situation linguistique. En 1964, Badia lance sa grande enquête sur les pratiques linguistiques des Barcelonnais et l'année suivante le Valencien Lluís Vicent Arraci parle pour la première fois du *confit linguistique* qui opposerait castillan et catalan dans les pays catalans, analyse qui sera reprise et précisée en 1966 dans un article devenu célèbre: 'Un dilema valencià'. A partir de 1969 Rafael Lluís Ninyoles systématisera dans plusieurs livres cette analyse conflictuelle: ses travaux seront avant tout lus et commentés par des chercheurs occitans. Francesc Vallverdú prendra davantage en considération le déroulement historique de la situation conflictuelle. Cet effort des Catalans de redéfinir le terme *diglossie* et de n'y voir qu'un moment du processus historique complexe, le *confit linguistique*, aura une influence considérable. Le *confit linguistique*, selon cette théorie,

oppose deux communautés linguistiques qui s'affrontent sur un même terrain et dont l'une parle la langue dominante et l'autre la langue dominée. Ce *confit* ne cessera qu'au moment où une des deux solutions suivantes sera acquise: ou la *normalisation*, c'est-à-dire la "victoire" de la langue dominée qui sera seule employée dans toutes les circonstances, la langue jadis dominante ayant disparu de l'espace en question, ou la *substitution* complète de la langue dominée par la langue dominante.

Pour comprendre cette influence mutuelle, il ne faut pas perdre de vue que plusieurs sociolinguistes catalans (surtout ceux provenant de la Catalogne-Nord, c'est-à-dire du département des Pyrénées-Orientales) sont en contact direct et suivi avec leurs collègues occitans et participent même à leurs travaux. En plus, la situation malgré tout semblable et l'engagement parallèle lient ces chercheurs³.

3.3. La sociolinguistique nord-américaine a également laissé ses traces. Les Occitans ont lu Ferguson et Fishman et leurs descriptions de la diglossie, mais ils ont été impressionnés surtout par Labov, dont l'hypothèse différentielle, c'est-à-dire son opinion que différents systèmes linguistiques dans une société fonctionnent tous de manière satisfaisante dans la communication mais qu'ils souffrent de *connotations* (ou préjugés) différents, allait dans le sens de toute tentative sociolinguistique occitane. Cependant, tous les concepts et tous les modèles américains ont subi des changements et des réinterprétations profonds de façon qu'on pourrait presque dire que la sociolinguistique américaine est importante surtout en tant que modèle négatif, son intérêt réside dans le fait qu'elle a été au centre des critiques des sociolinguistes occitans (les travaux les plus explicites dans ce sens sont peut-être ceux d'Yves Couderc). Là encore, sociolinguistique du centre et sociolinguistique périphérique se heurtent⁴.

On pourrait bien sûr allonger cette liste: certains écrits italiens ont eu leur influence (il faudrait penser à Antonio Gramsci ou à des

sociologues comme Alberto Cirese), quelques auteurs allemands pourraient être cités, non seulement Marx et Engels, mais aussi des contemporains comme Jürgen Habermas sans oublier les fondateurs de la psychanalyse dont des idées ont été transformées.

Il est clair qu'une telle évocation rapide des sources et des points de référence reste toujours insatisfaisante, d'autant plus que le poids respectif de chaque courant ou de chaque auteur individuel est très difficile à évaluer à son juste prix. Nous espérons néanmoins contribuer quelque peu à la clarification des positions.

4. Quelques concepts fondamentaux

4.1. Pour saisir les concepts les plus importants qu'utilise la sociolinguistique occitane, le meilleur procédé est peut-être de partir de la constatation, formulée en 1965 par R. Lafont, que la population occitane souffre d'une *aliénation* ethnique et culturelle. Il existe une définition de ce terme largement répandue dans les milieux occitanistes qui peut servir de point de départ:

Passage à l'autre. L'aliéné se prend pour un autre. Les biens aliénés passent à un autre propriétaire, et le bien suprême est la personnalité propre, l'identité. Vu du côté du colonisateur ou de l'exploiteur, le phénomène s'appelle assimilation ou intérêttement: nations colonisatrices et capitalistes aliènent colonies et travailleurs en les faisant entrer dans leur jeu, en les intégrant au point qu'ils ne se voient eux-mêmes que dans l'image et dans les intérêts de l'autre: ils ne sont plus eux-mêmes, ou plutôt ils ne se connaissent plus, ils n'agissent plus pour eux-mêmes, ils sont aliénés. Par le fait même, ils permettent l'aliénation de leur avoir, de leurs biens. C'est parce que les Occitans sont aliénés à la "Nation" française — parce qu'ils ont perdu leur identité au profit de l'identité française — que se produit plus facilement l'aliénation des ressources naturelles de leur sol. De la même façon, c'est parce que les ouvriers sont aliénés qu'ils se laissent

déposséder, qu'ils laissent aliéner le produit de leur travail. [...] Ce dont les Occitans ont été frustrés, c'est avant tout d'une aventure autonome, d'une histoire ou d'une expression qu'ils auraient inventées, d'un avenir plus que d'un passé.

(Larzac 1971, 217-18)

On voit comment un terme (*Entfremdung*) que Hegel a introduit de façon explicite dans la philosophie et que Marx et Engels ont avant tout appliqué aux rapports de production gagne ici une coloration nouvelle. Il convient de ne pas oublier que la psychanalyse travaille avec un concept comparable. Chez les occitanistes, les deux courants trouvent leur continuation, car il ne faudrait pas perdre de vue que les premiers travaux de R. Lafont (1965-67) qui utilisaient le concept d'aliénation restaient avant tout dans le cadre de la critique littéraire. Il y insiste beaucoup sur les conséquences que les conditions économique-politiques collective peuvent avoir sur l'individu et par conséquent sur l'ensemble de son comportement, et notamment sur le comportement linguistique. Le lecteur s'aperçoit des parallélismes dans la description avec des auteurs comme Albert Memmi ou Frantz Fanon qui sont penchés sur la situation coloniale. Il n'est donc pas étonnant que Lafont a construit un autre volet de son analyse (sociale sur le concept du *colonialisme intérieur* qui à l'époque a suscité des prises de position très diverses. Ce qui importe, c'est que ces travaux occitans ne se bornent pas au plan individuel ou collectif, mais qu'au contraire ils développent l'interdépendance et l'influence mutuelle que ces deux niveaux exercent l'un sur l'autre.

La formule plutôt dialectique du concept d'aliénation n'a pas échappé complètement au danger d'une application mécanique. Ceci et l'affinement de l'analyse ont peu à peu amené une diminution de la fréquence du terme. Néanmoins, il reste un élément de base pour la compréhension des recherches sociolinguistiques occitanes depuis bientôt quinze ans.

On a plus tard parfois utilisé le terme d'*acculturation*, qui indique l'appropriation d'une culture au départ étrangère par un individu ou un groupe; parfois on met ce terme en opposition à celui d'*enculturation*, qui veut alors indiquer l'appropriation de la culture originale par un individu. Pour ainsi dire, l'acculturation est l'aliénation vue du point d'arrivée.

Les chercheurs occitans ne pouvaient se contenter de décrire l'aliénation, s'ils voulaient satisfaire à leurs aspirations occitanistes, il leur fallait proposer aussi des issues à cette situation. Dans ce but a été forgé le terme de *désaliénation*. Dès le départ, il était porteur d'une ambiguïté gênante: d'un côté il pouvait indiquer l'annulation de l'aliénation ce qui pouvait vouloir dire, à la limite, l'effacement de toutes ses conséquences et un recommencement qui négligerait totalement les événements de sept siècles d'histoire. Bien qu'une telle position, qui équivalait à une fuite devant les réalités, n'ait été revendiquée par personne, on a souvent assisté à des tendances de ne pas prendre en considération les faits historiques ou d'éliminer des réalités gênantes des calculs et des projets. La seconde possibilité de comprendre le terme désaliénation serait l'essai de dépasser l'aliénation, c'est-à-dire de ne pas négliger la situation réelle en formulant les buts qu'on voudrait atteindre et à aspirer à une nouvelle synthèse (et, pour le dire de façon un peu simplifiée, de ne pas en rester au stade de l'antithèse) — en étant ouvert à toutes les suggestions et enrichissements qui pourraient venir du dehors. Surtout Philippe Gardy a insisté sur cette ambiguïté du terme.

Tel que R. Lafont l'a conçu dans un article publié en 1970, il va très clairement dans la seconde direction. Son application à des domaines scientifiques très divers s'est révélée fructueuse, car elle nous procure d'abord les descriptions toujours trop rares, de la situation réelle. On pourrait voir la sociolinguistique occitane comprise dans une tension entre ces deux pôles aliénation et désaliénation; cette opposition est à la base de toute activité occitaniste de nos jours, qu'elle soit scientifique ou non⁵.

4.2. C'est dans cette situation à peu près que le terme *diglossie* dans sa conception nord-américaine a été accueilli par les chercheurs occitanistes, aux alentours de 1970. On sait que ce concept a d'abord été formulé par Charles A. Ferguson (1959) qui s'est servi d'un terme que des linguistes français (avant 1885 et 1930 ont sporadiquement utilisé pour certaines sociétés (avant tout celles de la Grèce et des pays arabes), mais que Joshua A. Fishman l'a sensiblement généralisé pendant les années soixante. Selon Fishman, la diglossie caractérise des sociétés qui utilisent deux variétés linguistiques dans des fonctions différentes selon des règles assez claires, même si elles peuvent être compliquées. Ferguson avait cité comme exemples les pays arabes (arabe coranique pour l'emploi écrit, arabe dialectal pour l'emploi parlé), la Grèce, Haïti et la Suisse allemande, où certains domaines de communication seraient toujours du ressort d'une variété linguistique précise. Ferguson avait terminé son article en insistant sur la stabilité relative d'une telle situation tant que des changements sociaux ne venaient pas perturber la société en question. Ces affirmations ont été acceptées par Fishman qui a surtout mis en relief la différence entre bilinguisme = comportement linguistique individuel de celui qui utilise deux langues sans différence et diglossie = comportement linguistique social où les deux langues en place ont des fonctions sociales différentes. Cependant, les deux auteurs parlent d'une variante supérieure, prestigieuse et d'une autre inférieure, dépourvue de prestige et qui par conséquent ne saurait en conférer à celui qui la parle. Malgré cela, ils prétendent faire preuve d'une "neutralité" scientifique.

Les sociolinguistes occitans ont bien accepté le terme de diglossie — dont ils ont pris connaissance presque en même temps que du concept de conflit linguistique catalan — mais ils l'ont révisé à la lumière de l'analyse de l'aliénation. Pour eux, la diglossie était l'affrontement d'une langue dominante et d'une langue dominée, d'une culture dominante et d'une culture dominée. Ils ont vite constaté que chaque différenciation des fonctions entraîne une différenciation du prestige et que l'usage d'une forme linguistique

devient par là un indicateur du statut social du locuteur en question. Et puisque le statut social dépend avant tout des données économiques, la dépendance politique et économique entraîne souvent la dépendance intellectuelle et linguistique.

Les sociolinguistes occitans ont bien accepté l'analyse conflictuelle des Catalans, mais ils ne les ont pas suivis systématiquement quand les Catalans ont procédé à une hiérarchisation des concepts, faisant ainsi de la diglossie un aspect du conflit qui, lui, serait un phénomène plus global (il faut ajouter que sur ce point il n'y a pas de cohérence absolue entre les auteurs catalans non plus); il faut avouer que les différences entre les deux termes selon cette terminologie n'ont jamais été systématisées. Pour la plupart des travaux occitans la diglossie est le conflit sans qu'on puisse introduire une différenciation supplémentaire. Ainsi, les Occitans ont repris à leur compte les acquis essentiels des analyses catalanes: la notion de conflit même, son déroulement historique qui met en question la manière ahistorique des Américains de considérer le phénomène, les notions de statut et de prestige, ainsi que la conviction qu'un tel conflit n'est pas un mouvement inexorable vers une solution finale prévisible, mais une lutte entre "combattants" peut-être inégaux mais pas absolument impuissants.

Il était clair cependant qu'une application mécanique du concept de diglossie ne pouvait suffire à décrire les réalités, car partout on peut observer des comportements contraires à ce modèle, et ils ne se laissent pas toujours expliquer par une situation complexe, voire contradictoire. Ceci veut dire qu'un concept global de la diglossie (nous continuerons ici à employer en général ce terme, étant donné qu'il est plus répandu dans la sociolinguistique occitane que son concurrent, tout en ayant suffisamment insisté sur leur proximité) au seul niveau de l'ensemble de la société ne saurait suffire à décrire le comportement réel; que chaque société et même chaque communication concrète sont segmentées de façon très diverse. Pour saisir ces réalités contradictoires de plus près, R. Lafont a proposé en 1977 de parler de *fonctionnements diglossiques* pour

montrer ainsi que dans chaque communication concrète se bâtit une hiérarchie classable selon des variables diverses qui, à chaque instant, déterminent l'emploi des variétés linguistiques. La diglossie au niveau de l'ensemble de la société (ou bien: le conflit) est la résultante de l'ensemble de ces situations qui fonctionnent toutes selon des normes sociales en "vigueur" dans chaque segment de la société. Un tel modèle semble être capable d'intégrer en son sein des comportements apparemment contradictoires et de cerner ainsi de plus près la situation linguistique réelle.

4.3. L'insécurité et la contradiction linguistiques sont indicateurs de l'aliénation du locuteur, surtout s'il confère une valeur très différente aux variétés linguistiques en place, c'est-à-dire s'il dévalorise des formes non-françaises (en France). Cette dépréciation est une tradition en France qui remonte à l'époque classique quand Malherbe se mit à "dégasconner la cour" et que l'Académie Française a été fondée pour réglementer la langue. Cette dévaluation des formes linguistiques non-françaises a connu une nouvelle étape lors de la révolution, quand une partie des révolutionnaires comme Barère et l'abbé Grégoire, pour des raisons différentes d'ailleurs, ont voulu déclarer la guerre aux *patois*. Sous ce terme, les révolutionnaires ont compris aussi bien des dialectes du français, des langues romanes non-françaises que des langues non-romanes, voire non indo-européennes comme le basque. Le nationalisme linguistique français les a tous désignés par le même terme, car ils s'opposaient tous à la langue, le français. Selon cette conception, ce ne sont donc pas des langues mais des formes linguistiques inférieures qui ne sauraient satisfaire à tous les besoins de la communication. Si pendant la période révolutionnaire cette déclaration de guerre aux *patois* n'avait que peu de conséquences pratiques, les moyens pour la rendre efficace faisant défaut, pendant tout le XIXe siècle, cette guerre n'a cessé de gagner en acuité par les progrès de la scolarisation et par le bannissement de plus en plus complet de ces formes linguistiques de la vie publique. Ainsi, l'état a tout fait pour que les déclarations affirmant que ces *patois* ne valaient rien

devenaient réalité et que les locuteurs finissent par les considérer comme inutiles, voire nocifs. Et ils n'ont plus parlé occitan, basque ou breton à leurs enfants puisqu'ils avaient compris que toute ascension sociale passait par la maîtrise du français. Ainsi, souvent à regret, ils ont été amenés à sacrifier leur appartenance linguistique et culturelle dans le souci d'assurer un meilleur sort à leurs enfants. La contestation de cette politique ne pouvait venir que des couches qui maîtrisaient les deux formes linguistiques, c'est-à-dire avaient subi l'acculturation en français. Et à partir du moment où elles voyaient que cette substitution linguistique ne mettait pas sérieusement en question leur place sociale, qu'au contraire un véritable changement de politique linguistique n'était concevable que dans le cadre d'un changement social profond, elles se résignaient sans trop de mal à faire, le dimanche, des poèmes sur la beauté de la langue et du bon vieux temps qui était sur le point de disparaître, tandis que, les jours de la semaine, ils utilisaient le français qui économiquement était nécessaire pour se maintenir. Autre aspect de l'aliénation.

L'usage et les fonctions du terme *proïois* ont beaucoup occupé les sociolinguistes occitans qui voient là une des clefs essentielles pour un éventuel changement de la situation⁷.

4.4. Les fonctionnements diglossiques des langues en place sont entre autres à l'origine des tendances aux interférences, voire aux mélanges de langues. La linguistique "traditionaliste" s'en est bien rendu compte et en a parlé sous le terme de *français régional* (Rostaing, Michel, Séguy), voulant différencier par là ces influences de l'occitan sur le français (le procédé contraire a rencontré beaucoup moins d'intérêt en dehors de quelques milieux occitanistes qui ont revendiqué un emploi complet de l'occitan) des dialectes français (d'oïl) au sens étroit du terme. Il ne faut pas oublier que là où il y a un français régional, le français est une langue importée assez récemment. Dans le cadre de la sociolinguistique occitane, le phénomène a été repris, surtout par Yves Couderc et Jean Mazel. Tandis que

Mazel s'est avant tout intéressé aux phénomènes interférentiels proprement dits (qu'il a appelés *français d'oc*), Couderc s'est penché sur le parler "hybride" qui en résulte et qu'il appelle *franctan*, en reprenant un terme parallèle qui a fait fortune. Couderc met le *franctan* du côté de l'occitan, appliquant ainsi la deuxième conception de désaliénation que nous avons mentionnée et défend son existence et son emploi contre celui du français norme qu'on appelle parfois français neutre mais qui est bien connoté socialement et géographiquement. Ce faisant, il a fait un grand pas en avant dans la direction d'une description plus précise de la réalité où il n'y a pas, sur le niveau des réalisations effectives, deux blocs hiératiques qui se sont opposés, mais une masse mouvante, difficilement analysable, qui évolue sans cesse entre les deux pôles imaginaires du "français correct" et de l'"occitan pur". Il en est autrement au niveau de la conscience: chaque locuteur sait ce qu'il veut et croit parler; ainsi, il croit parler (ou écrire) français quand il produit du *franctan*. Le français devient ainsi une langue cible que les locuteurs n'atteignent que partiellement. De l'autre côté, dès qu'ils se rendent compte de l'"imperfection" (c'est-à-dire des différences par rapport à la norme scolaire et des *mass média*) de leur parler, la honte qui caractérisait autrefois souvent les locuteurs de l'occitan réapparaît au niveau du *franctan*. Ce serait par conséquent un grand pas en direction de la libération des locuteurs s'ils pouvaient perdre ce sentiment de culpabilité: un changement à long terme des comportements linguistiques pourrait commencer là. Il n'est peut-être pas étonnant de constater que de telles considérations rencontrent aussi peu d'amis du côté des puristes français que des puristes occitans: leurs idéaux sont remis en question de façon symétrique⁸.

4.5. Car ce sont justement les questions de *codification* (élaboration d'une grammaire normative ou référentielle et de *normalisation* (création des conditions sociales et linguistiques pour la fonction complète d'une langue dans une société) qui ont préoccupé certains linguistes et dialectantes occitans à un

degré limitativement compréhensible pour le non-occitaniste. Ce qui caractérise ces luttes (le mot n'est pas trop fort) c'est que des conceptions orthographiques et grammaticales ont servi de prétexte pour des oppositions politiques fondamentales: sur la place que l'occitan doit trouver dans la société, sur des choix de société et d'organisation sociale et étatique (séparatisme, autonomisme, régionalisme, *statu quo*) etc. Cela s'observe dès le XIXe siècle lors des joutes entre les félibres et leurs adversaires, et depuis il n'y a pas eu de véritable trêve, bien que le contenu concret des contradictions ait connu des changements multiples. Il faut dire que des comportements semblables se retrouvent dans d'autres peuples sans état qui veulent essayer de se (ré-)organiser collectivement (on pourrait citer les Bretons ou même les Norvégiens qui, tout en ayant gagné l'indépendance politique ont toujours un problème de langue), mais l'intensité et l'acharnement des contradictions placent les Occitans dans une situation extrême. Même après la parution de la grammaire d'Alibert (1935), que celui-ci considérait comme applicable au seul languedocien, la question n'était pas résolue puisque l'adaptation de ses principes aux autres grands dialectes était encore à faire. Ceci a été réalisé en plusieurs pas, mais peu à peu, et pour des raisons diverses, quelques-unes des solutions d'Alibert ont été remises en question, ce qui, à partir des années 1970, a créé une nouvelle discussion graphique et codificatrice à l'intérieur du mouvement occitaniste. Elle avait (et a) certainement ses raisons d'être et pourrait être très utile, mais partant souvent de critères très peu explicites et s'occupant de problèmes ponctuels au lieu de chercher d'abord l'accord sur les fonctions sociales fondamentales d'une codification et d'en tirer les conséquences sur le plan pratique, elle est restée relativement stérile. Il est vrai, deux conceptions différentes de la langue de référence ont vu le jour; mais une conception cohérente pour la normalisation de l'usage linguistique qui, partant de la situation actuelle, proposerait des priorités au sujet des formes d'expression et de leur contenu réel qu'il faudrait sinon développer tout au moins répandre au maximum, n'existe que de façon très ponctuelle. Il ne suffit pas, p.ex., de revendiquer l'occitan à

la télévision, il faut aussi pouvoir montrer en quelle mesure les émissions occitanes seraient différentes des autres émissions, quelle en serait la conception et quel personnel on pourrait proposer. Il peut à la longue être très dangereux d'avancer des revendications que, le cas échéant, on ne serait pas en mesure de réaliser de façon adéquate. Même si le concept des progrès successifs de l'occitan dans tous les domaines de la communication a pu paraître utopique pendant longtemps, son absence peut être à la base de l'impossibilité d'utiliser des occasions qui se présentent ...

Malheureusement, la liaison entre les considérations des grammairiens normalifs et des sociolinguistes n'est toujours faite que de façon très imparfaite (quant à cela, l'occitan n'est pas un cas unique) ce qui empêche peut-être les solutions les plus profitables à l'ensemble de la communauté occitane de s'imposer⁹.

4.6. Car le problème fondamental pour la sociolinguistique militante occitane, l'augmentation de l'emploi de la langue, est loin d'être résolu. Nous avons déjà évoqué la honte, le complexe de culpabilité qui a été inculqué pendant longtemps à tous ceux qui ne parlaient pas français mais patois, par les représentants du pouvoir étatique. Ce préjugé négatif a augmenté avec les progrès de la scolarisation pendant le XIXe siècle (aliénation) ne créant que rarement un réflexe opposé. On peut supposer que dans la mesure où, à partir d'un certain moment qui historiquement serait vraisemblablement à chercher aux alentours de la seconde guerre mondiale, tous les locuteurs de l'occitan savaient plus ou moins parler français, ce critère de distinction sociale n'était plus opérationnel, que par conséquent à partir de ce moment-là l'état pouvait se comporter de manière moins répressive sur le plan linguistique. Il ne nous paraît pas tout à fait absurde de voir l'aboutissement positif de la *Loi Deixonne* (1951) sur l'enseignement des langues "régionales" aussi dans ce contexte. Ceci d'autant plus qu'on avait un autre outil de démarcation (ex- et inclusion) à savoir les français régionaux qui dorénavant étaient généralement considérés comme variétés linguistiques à

éviter puisque trahissant une intégration insuffisante au contexte national (et social) français. Ainsi les efforts acharnés des occitanistes de combattre le sentiment de la honte de parler occitan ne se heurtaient plus contre l'opposition résolue des instances officielles. Avec le succès relatif de l'occitanisme politique et social et en s'appuyant sur une rancune non ouvertement avouée des populations concurrencées contre leur aliénation il n'était pas impossible de "gagner la bataille de la honte": les locuteurs ont commencé à revaloriser l'occitan (qu'ils l'aient appelé occitan ou patois ne jouait qu'un rôle secondaire), les connotations de négatives sont devenues positives. C'est un phénomène systématiquement enregistré et poursuivi par les sociolinguistes occitans pendant les dernières années que ces discours qui mettent en évidence les qualités de l'occitan. Seulement, cette conscience linguistique positive est restée le plus souvent au niveau des représentations sans être suivie d'une pratique linguistique différente. Il est bien entendu possible de condamner, en français, la politique linguistique de la France et ses conséquences néfastes pour les espaces allogènes. Mais un retour massif à l'occitan n'est pas (encore ?) décelable: les modifications de la conscience en sont une condition nécessaire mais pas suffisante tant que les circonstances sociales et politiques s'y opposent.

En gros, de nos jours, on peut rencontrer deux groupes de locuteurs de l'occitan: d'abord ceux qui ne sont pas entièrement francisés et pour lesquels l'occitan a une fonction communicative indispensable, avant tout des éléments de la population rurale (nous les avons jadis appelés *locuteurs primaires*), et de l'autre côté ceux qui *en plus* de leur compétence française en possèdent une occitane qui très souvent est une compétence de langue seconde, due à une décision consciente (*locuteurs secondaires*). Le premier groupe est en diminution constante tandis que le second semble grandir peu à peu, tout en restant relativement réduit et moins sûr (les décisions sont révocables). Une telle situation ne parait pas normale pour une communauté linguistique: elle menace son existence. C'est pourquoi les locuteurs secondaires

essayent de modifier les attitudes de l'ensemble de la population face à l'occitan, pour ainsi préparer le chemin pour un changement de comportement. Si, sur le plan des déclarations et de la conscience, des changements sont amorcés, les succès d'une réoccitanisation active semblent très limités: le nombre des locuteurs secondaires est difficile à calculer et chez eux la fréquence de l'emploi de la langue est naturellement souvent plus basse que celle des locuteurs primaires. Le saut des représentations au comportement différent est un seuil qui n'a pas encore été franchi de façon massive.

Il faut se rendre compte aussi que les représentations reposent sur une expérience subjective du locuteur. Si on l'interroge sur ses attitudes et son comportement linguistiques, il les indique tels qu'il les comprend. C'est-à-dire que ce qu'il dit et ce qu'il fait ne doivent pas nécessairement être concordants, que, surtout dans une situation conflictuelle comme celle de l'occitan, les deux peuvent être contradictoires. Les dialectologues classiques se voyaient déjà confrontés à ce problème, l'enquête socio-linguistique ne peut l'esquiver. Les sociolinguistes occitans ont dû se résigner au fait qu'ils peuvent connaître, à travers leurs enquêtes, ce que les gens déclarent penser sur la langue et ce qu'ils déclarent faire ou dire, mais que le comportement réel n'est pas saisissable par de telles méthodes. La seule solution d'en connaître les bribes c'est d'être membre de la communauté linguistique en question et de témoigner de sa propre pratique (et là encore on verra qu'on donnera une version corrigée de son propre comportement). Les sociolinguistes occitans en ont tiré une conséquence capitale pour leur travail: ils ne cherchent pas en premier lieu des données dites objectives, des quantifications qui doivent toujours rester sujettes à de forts doutes méthodologiques, mais ils essayent plutôt à l'aide d'entretiens prolongés et intenses avec quelques individus de dresser, pour ainsi dire, des courbes du comportement linguistique plus ou moins caractéristiques, dont on ne revendique pas qu'elles aient une valeur généralisable. Il est clair qu'un tel procédé n'est possible que si l'on ne perd jamais de

vue les éléments interactionnels entre chercheur et témoin. L'art du chercheur, si l'on peut dire, se trouve dans l'analyse précise de la valeur des énoncés du témoin dans leur contexte (ceci est uniquement possible dans le cas où l'on connaît assez bien le milieu de l'enquête), qui, dans le meilleur des cas, lui permettra de découvrir des éléments du comportement linguistique véritable (= non observé). Dans ce cas il est presque indispensable que le chercheur soit originaire de la société des témoins. Un nombre considérable d'enquêtes faites par des sociolinguistes occitans prouvent que moins il y a de distance entre les deux plus les chances sont grandes de regarder vraiment à travers le rideau (et d'ailleurs d'obtenir l'emploi actif de l'occitan dans l'enquête, ce qui est toujours un cas assez rare). Le témoin devient dans l'enquête un *spécialiste* d'un certain savoir technique ou social dont le chercheur en général ne dispose pas, ce qui veut dire que d'un objet d'enquête il devient un partenaire avec un savoir complémentaire à celui du chercheur. Cela implique une réinterprétation importante des rôles des interacteurs. Il nous semble que dans ce point réside peut-être une des innovations les plus importantes de cette sociolinguistique¹⁰.

4.7. Tout ce que nous venons d'évoquer sont des faits du présent. Mais la situation actuelle ne peut s'expliquer que si l'on a recours à l'histoire. Ainsi, pour comprendre le présent occitan il a fallu remonter dans son passé et concevoir les débuts de ce que nous appellerions une *sociolinguistique historique*, des essais de comprendre l'histoire de l'occitan et surtout de son emploi, moins à partir du point de vue de l'histoire de la langue (comme elle se trouve p.ex. dans les travaux d'Auguste Bruun) mais beaucoup plus sous l'angle de l'histoire sociale, tel qu'il se présente d'abord dans certains travaux de R. Lafont sur la conscience linguistique de certains écrivains occitans. Cet aspect a été repris plus récemment essentiellement par Philippe Gardy et Henri Giordan. Ces essais de prendre en considération l'usage social de l'occitan sur l'axe diachronique nous semblent intéressants dans la mesure où ils ont peut-être une force explicative pour le présent. Le retour

à l'histoire qui s'est déjà produit à plusieurs reprises pourrait s'expliquer en partie par la situation mal assurée de l'occitan dans le présent, pour saisir le cours de l'histoire, mais aussi en tant qu'auto-légitimation. En général, cette sociolinguistique a soulevé des questions de psychologie collective. D'autre part, elle évolue dans un contexte psychologique particulier qui pourrait bien mériter des investigations spéciales: son auto-conditionnement et son auto-conscience sont loin d'être toujours explicites.

D'autre part, il faut rappeler que ces travaux historiques se rattachent en partie à une tradition universitaire très française, à savoir l'analyse de texte, qui a servi de pont à plus d'un membre de l'université française pour s'avancer vers la sociolinguistique. Ce pont, cela est clair, peut être franchi dans les deux sens¹¹.

4.8. Nous ne voudrions que rappeler ici l'*engagement* occitaniste des sociolinguistes occitans, engagement qui pour beaucoup d'entre eux était au début de leurs activités. Ils souscriraient sans doute à la déclaration que Robert Lafont a faite en 1972 (nous traduisons):

il n'y a pas de science innocente, surtout pas dans le cadre mal défini, parfois contesté des sciences humaines. Toute science contient une idéologie. [...] Nous devons dire clairement, pour nous comme pour les autres que notre travail est imprégné d'une idéologie occitaniste: la recherche ardente d'une existence des Occitans en tant que tels, la recherche systématique de la *différence occitane*. Nous ne ferons pas une mauvaise science à cause de cela, au contraire.

(Lafont 1972, 19)

Cette sociolinguistique ne pourra pas plus qu'une autre découvrir la réalité de la situation linguistique dans l'espace occitan, mais elle ne sera pas moins capable d'en trouver des éléments importants de vérité qui permettront des réactions plus adaptées.

5. Particularité et importance de la sociolinguistique occitane

5.1. Le fait de parler d'une sociolinguistique occitane pourrait surprendre dans la mesure où l'Occitanie est un pays qui n'existe pas sur les cartes politiques et que les sociolinguistes occitans ont des passeports français. Néanmoins, ce terme se justifie par la simple constatation qu'il y a des sociolinguistes qui se considèrent eux-mêmes comme Occitans et qui prétendent par l'introduction du concept d'Occitanie mieux interpréter les réalités dans la moitié méridionale de l'état français. Il y a aussi la volonté de se délimiter par rapport à une linguistique centraliste qui ne pense qu'en termes français-parisiens: l'essai d'une saisie périphérique des événements et des situations y devient visible. Mais cette constatation contient la contrepartie qu'on peut être occitan(ophone) et adopter des points de vue centralistes (et inversement). L'appartenance d'un chercheur à ce courant est donc le fruit d'une décision subjective, décision qui peut être réinterprétée ou même révoquée. Ainsi, il devient très délicat de vouloir dire quelque chose sur cette sociolinguistique qui en plus se situe très nettement à cheval sur le cadre universitaire et des activités extra-universitaires. Cependant, à l'heure actuelle on peut voir les deux centres essentiels de la sociolinguistique occitane dans les universités de Montpellier et Toulouse autour des revues *Lengas* (qui a succédé en 1977 aux *Cahiers du Groupe de Recherche sur la Diglossie Franco-Occitane*), éditée par le Centre d'Etudes Occitanes de l'Université Paul Valéry, et *Cahiers d'Etudes Romanes*, éditée par le Centre de Sociolinguistique et de Dialectologie Sociale de l'Université Toulouse-Le Mirail. Il y a des différences importantes entre ces deux centres (la présentation que nous venons de proposer s'appuie avant tout sur des expériences montpelliéraines), sur lesquelles nous ne pourrions cependant pas insister ici. Il est bien connu que Montpellier est depuis longtemps un lieu où les occitanismes théorique et militant se rencontrent, et c'est cette rencontre particulière qui nous semble avoir produit une partie importante des composantes

de cette sociolinguistique. Il y a cependant d'autres endroits, où des questions sociolinguistiques sont traitées: c'est le cas de Clermont-Ferrand où paraissent les *Quaerens de Linguistica Occitana*, la seule revue linguistique occitane en occitan. D'autres publications peuvent occasionnellement donner une place à des travaux sociolinguistiques.

5.2. Il est malaisé de vouloir dessiner la place de la sociolinguistique occitane dans le cadre des sociolinguistiques périphériques en Europe (la comparer avec des situations trop différentes dans les autres continents ne pourrait guère en faciliter la compréhension). Peut-être d'abord le constat de quelques points communs: le refus de la vue statique des situations, contre laquelle est proposée une compréhension dynamique (historique) qui refuse le point de vue du centre et, souvent, même la notion de centre (il faut, bien sûr, se garder de traduire les termes centre et périphérie dans un sens uniquement géographique: le centre est surtout le centre de décision et de pouvoir). Ce refus peut aller jusqu'au point où le chercheur refuse de travailler dans le cadre d'institutions dirigées ou financées par le pouvoir central. Il y a aussi, nous l'avons dit à plusieurs reprises, le refus de la neutralité de la recherche dans le sens que le chercheur se sent responsable de l'utilisation qui est faite des résultats de son travail. Et, dans le cas de la sociolinguistique, il y a au fond la revendication non pas d'annuler une histoire pluriséculaire qui a été partiellement répressive pour la communauté linguistique et sociale occitane, mais de mettre en route une autre politique, à partir de maintenant, qui tiennne compte des aspirations collectives (contradictoires) de cette communauté, sans vouloir toujours prendre un parti précis sur les modalités des changements à prévoir. Cependant, pour proposer un cadre de réflexion pour l'action des Occitans — aussi bien que pour les revendications qu'ils pourraient adresser à l'état français sur le plan linguistique — ils ont essayé de formuler une théorie aussi cohérente que possible du comportement linguistique des Occitans, en employant, positivement ou négativement, les résultats les plus récents de la sociolinguistique mondiale. Cela

leur a réussi à un degré considérable: les réflexions occitanes, non seulement sur le plan de la sociolinguistique, ont influencé celles de beaucoup d'autres minorités linguistiques en Europe depuis deux décennies, fait qui depuis la période de Mistral ne s'est plus produit. Ils ont proposé des éléments originaux à la recherche sociolinguistique, sans construire un système clos (comme l'ont fait les Catalans), mais en indiquant la complexité de la situation de façon exemplaire. Dans ce sens, leurs travaux ont une importance pour la linguistique en général. Nous croyons pouvoir dire qu'en dehors des Catalans aucune minorité linguistique de l'Europe occidentale réfléchit sur un niveau aussi élevé ses problèmes linguistiques. Il est peut-être important de constater en plus que ces recherches se font sur la base d'une théorie matérialiste de la langue et que, par conséquent, là encore il y a innovation dans la mesure où dans beaucoup de minorités on ne dépasse guère les déclarations idéalistes qui, bien sûr, sont des documents de bonne volonté, mais qui n'aident guère à *comprendre* les données d'une situation et encore moins à les changer. C'est dans tout cela que la sociolinguistique occitane peut être intéressante et même exemplaire: pour les renseignements qu'elle offre sur le conflit linguistique franco-occitan mais aussi pour les innovations méthodologiques que toute sociolinguistique critique devrait au moins examiner.

Münster 29.ix.81

Georg KREMNITZ

Notes:

- 1) Cf. Lafont 1974, Lafont-Anatole 1970-71, Garavini 1967, Ripert 1948, Kirsch 1965, Jouveau 1970, Barta 1979, IEO 1979, Kremnitz 1981.
- 2) Cf. Bochmann 1970, Kremnitz 1981b, Marcellesi-Gardin 1974, Lafont 1979.
- 3) Cf. Aracil 1965, 1966, Badia i Margarit 1969, Ninyoles 1969, 1971/75, 1972, Vallverdú 1968/75, 1970/79, 1973.
- 4) Cf. Ferguson 1959, Fishman 1967, Labov 1973.
- 5) Cf. Lafont 1965-67, 1969-70, Gardy 1973, Larzac 1971.
- 6) Cf. Ferguson 1959, Fishman 1967, Ninyoles 1969, Lafont 1979, Kremnitz 1981b.
- 7) Cf. Kremnitz 1974, Lafont 1977, Kremnitz 1981a.
- 8) Cf. Rostaing 1942, Michel 1948-50, Séguy 1950, Mazel 1975, 1978, 1980, Couderc 1975, 1976.
- 9) Alibert 1935/76, Kremnitz 1974, 1979, 1981, Bec 1972, Teulat 1972, 1974, 1975, 1975a, 1977, Brenguier-Gardy 1971-72.
- 10) Cf. Lafont 1977a, 1979. Kremnitz 1974, Schleben-Lange 1971/73.
- 11) Cf. Lafont 1964-65, 1966, 1968, 1970, Gardy 1975, 1977, 1978, 1980, Marty 1977, Giordan 1975a, 1975b.